

Jeunes et fous *J'me voyais déjà*

Patricia Belzil

Numéro 129 (4), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23546ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2008). Compte rendu de [Jeunes et fous : *J'me voyais déjà*]. *Jeu*, (129), 193–195.



PATRICIA BELZIL

Jeunes et fous

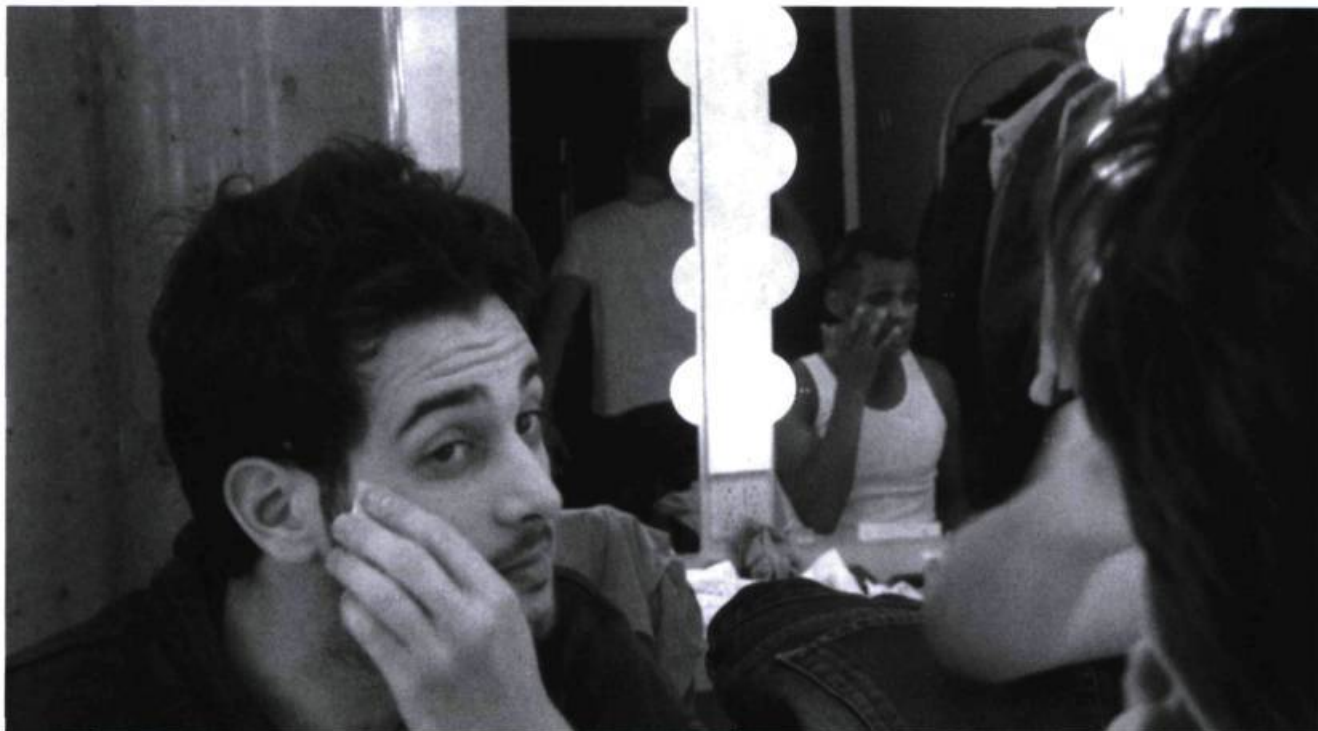
« Il y a des fous qui donneraient tout pour changer d'existence tous les soirs, qui ne peuvent vivre pleinement qu'en étant applaudis. » En exergue au film de Bashir Bensaddek, cette phrase signale d'entrée de jeu la nature un peu insolite de la passion qui anime les jeunes aspirants comédiens, dont le réalisateur a suivi quelques « spécimens » pendant un an (2006-2007).

Certes, c'est le propre de la jeunesse d'être portée, propulsée par ses rêves et, souvent, bercée d'illusions ; mais cela se vérifie peut-être avec plus d'acuité encore chez les comédiens en herbe, qui carburent à l'adrénaline des premières, aspirent aux grands rôles et, bien sûr, à la célébrité. Or, s'il est vrai que le métier d'acteur est le plus beau métier du monde (c'est du moins ce que déclarent souvent ceux qui l'exercent), pour y accéder et en vivre, ce film le démontre cruellement, il faut presque être béni des dieux.

En effet, beaucoup d'appelés, peu d'élus, comme le rappelle Benoît Dagenais, professeur au Conservatoire d'art dramatique de Montréal et directeur par intérim cette année-là : les conservatoires de Québec et de Montréal reçoivent bon an, mal an 6 000 demandes et ne retiennent, en tout, que 20 à 24 étudiants ; de ce nombre, il n'en reste plus que 7 ou 8 dans le métier après dix ans... Le titre du film, *J'me voyais déjà*, traduit bien le rêve qu'ils caressent tous. Toutefois, ils ont beau être persuadés que ce métier les appelle, qu'ils ne veulent rien faire d'autre dans la vie, ce n'est pas eux qui décideront si le métier veut bien d'eux... On comprend la frustration qui peut les habiter lorsqu'ils voient leur propre destin leur échapper. Cela commence par la rude sélection pour l'admission dans les écoles, puis se poursuit par une formation où l'on apprend les hautes exigences du jeu (après un enchaînement plus ou moins réussi, le metteur en scène

J'me voyais déjà

SCÉNARIO ET RÉALISATION DE
BASHIR BENSADDEK. CAMÉRA : ALEX
MARGINEANU ET ANDRÉI Khabad ;
PRISE DE SON : STÉPHANE BARSALOU ;
MONTAGE IMAGE : JOSÉ HEPELL ;
MONTAGE SON : DANIEL TOUSSAINT ;
MUSIQUE ORIGINALE : ANTHONY
ROZANKOVIC ; PRODUCTEUR EXÉCUTIF :
YVES BISAILLON ; PRODUCTION :
JOHANNE BERGERON ET YVES
BISAILLON. PRODUCTION DE L'OFFICE
NATIONAL DU FILM DU CANADA,
2008.



J'me voyais déjà, film
de Bashir Bensaddek
(ONF, 2008). Photo tirée
de la production.

Hugo Bélanger leur martèle qu'ils n'ont pas le droit, jamais, de se donner à moitié, d'être en deçà de l'énergie que demande le rôle) et se termine parfois, hélas, par un avenir sans grands débouchés. Qu'à cela ne tienne : sur les marquises des théâtres, c'est leur nom qu'ils voient !...

Les jeunes que le film a traqués pendant une année scolaire pour nous livrer des parcelles de leur vie quotidienne, avec ses hauts et ses bas, ne sont pas tous au même point dans leur parcours. Nous rencontrons ainsi deux aspirants au Conservatoire, dix finissants de troisième année et un diplômé. Le film montre en parallèle les trois réalités (avant, pendant et après), offrant ainsi un contrepoint un peu mélancolique à l'enthousiasme de ceux qui sont en train de terminer leur formation : en amont, auprès de ceux que l'on voit préparer d'arrache-pied leurs auditions, venus pleins d'espoir de leur Beauce natale et qui ne seront pas choisis (au Conservatoire, mais acceptés au cégep Lionel-Groulx), et, en aval, avec ce jeune comédien fraîchement émoulu, que l'on suit de resto en bistrot, car les contrats ne pleuvent pas.

Chez les étudiants, heureux élus de cet univers hautement sélectif, on perçoit de l'énergie en ébullition... On les voit trimer dur pendant les répétitions, puis anxieux en attendant de recevoir l'évaluation du jury après une représentation publique, parfois remettant en question la pertinence des commentaires. Ils vivent des émotions intenses cette dernière année, tout entière tendue vers un but : l'entrée sur le marché du travail, dans le « milieu ». Cette énergie culmine le soir de la collation des grades, lorsque Benoît Dagenais, dans un laïus enflammé, porte à son paroxysme la fierté de

ses jeunes diplômés. Dans les yeux qui brillent, on voit alors passer tous les espoirs, tous les rêves, l'appel des grands rôles et le miroitement des feux de la rampe.

Piaffant d'impatience de jouer, mais aussi un peu effrayés par cette jungle (« Je trouve Montréal bien grand ! » dira l'une), comme une vaste scène où ils doivent trouver leur place. Ils appréhendent le grand vertige, le moment où chacun aura à voler de ses propres ailes hors du « Coconservatoire », tel que l'a baptisé l'un deux. Car ils ne sont pas dupes, et leurs professeurs les en prémunissent. Ils savent que la réalité sera dure : une jeune fille redoute le moment où elle ne jouera plus, alors qu'au Conservatoire ils ne font que ça !... Plus axée sur la pratique que d'autres programmes en arts, leur formation leur fournit à cet égard un solide encadrement, notamment au cours de cette dernière année : préparation aux Auditions du Quat'Sous, rencontre avec des agents d'artistes (certains en ont déjà un avant même la fin de l'année), etc.

Ce documentaire ne se veut pas un portrait de la formation théâtrale au Québec, loin s'en faut – d'ailleurs, le nom de l'École nationale de théâtre est à peine murmuré... Il propose plutôt un zoom intimiste sur les jeunes eux-mêmes, sur ce qui les anime, les traverse, sur leurs doutes et leurs aspirations ; les cadrages près du visage captent les émotions, et rien n'échappe à la caméra, des joies comme des déceptions. Le film de Bashir Bensaddek remporte le délicat pari d'offrir un point de vue lucide – il n'y a pas de place pour tout ce beau monde, dans le « beau milieu » – tout en restant, au bout du compte, un hymne éclatant à ces jeunes comédiens et à leur folle passion. ■



J'me voyais déjà, film
de Bashir Bensaddek
(ONF, 2008). Photo tirée
de la production.